

**Catriona Seth | La Quinzaine littéraire |  
n° 1094, du 1er au 15 décembre 2013**

Dans l'avalanche de nouveautés de la rentrée littéraire, les lecteurs risquent de passer à côté d'un petit chef-d'œuvre. Paru en anglais en 1766 à Londres, *The genuine Memoirs of the celebrated Miss Maria Brown. Exhibiting the Life of a Courtezan in the most fashionable Scenes of Dissipation* paraît pour la première fois en français, deux siècles et demi plus tard, grâce à l'entremise d'André Fayot, déjà traducteur d'autres textes oubliés, comme les *Histoires et Aventures de Duncan Campbell* de Daniel Defoe, en 2003. Il réussit ici, sans pasticher le style du XVIII<sup>e</sup> siècle mais avec beaucoup de doigté, à rendre dans une langue savoureuse les péripéties rencontrées par les « marchandes ambulantes et colporteuses dans le commerce de l'amour ».

Caractéristique des « romans de filles », naguère étudiés par Mathilde Cortey (1), le récit des *Mémoires de Maria Brown* livre, à la première personne, les aventures d'une jeune femme du comté de Lancaster, qui, née dans une famille catholique, a quitté son île natale pour être élevée dans un couvent à Douai, et connaîtra, avant de faire une fin honorable comme épouse d'un honnête commerçant et mère de quatre enfants, des déboires amoureux et financiers qui la mettront sur le chemin d'aventuriers et de mères maquerelles de tous bords.

La première partie retrace sa lente déchéance sociale, après la mort de son père et la duperie de son fiancé ; la seconde, ses années comme « femme de plaisir ». Ce qui distingue ce roman-ci de nombre d'autres ouvrages dans lesquels une « fille » repentie se raconte, c'est sans doute l'humour de la narratrice, dont les conquêtes font le plus souvent les frais, mais qu'elle n'hésite pas, à l'occasion, à retourner contre elle-même. Elle déroule devant les yeux de son lecteur, dans un récit qui reste toujours décent, une galerie d'individus souvent patibulaires ou prétentieux, chevaliers d'industrie, faux nobles ou magistrats pervers, sans

oublier un médecin haut-allemand qui prétend savoir traiter la syphilis. Elle croque sur le vif des femmes, protectrices ou profiteuses, amies ou ennemies, dévotes vraies et fausses, qui subissent, aux mains de roués laïques comme de leurs directeurs de conscience, des avanies diverses. Parmi les amantes abandonnées et séduites, l'une des premières rencontrées par l'héroïne est la jeune Mlle Fénelon, élève comme elle des religieuses de Douai ; et dont la taille s'accroît sensiblement... On la ponctionne alors, en la supposant atteinte d'hydropisie. « Au lieu de faire de l'eau, elle fit deux vigoureux petits garçons », le produit d'entretiens pieux, dont on imagine la nature, avec le confesseur du couvent, le père Jaquel, qui s'enfuira avec elle et la prostituera, avant de déguerpir suite à une banqueroute retentissante.

Au nombre des éléments remarquables, outre les touches divertissantes, il y a toute une série de détails réalistes qui vont de l'évocation du mal de mer lors des traversées de la Manche à celle des repas pris en commun ou de l'argent reçu, dépensé, volé. L'auteur des *Mémoires de Maria Brown* mentionne des événements récents comme la bataille de Minden, des artistes contemporains comme Hogarth – qu'il verrait bien représenter certaines scènes narrées par l'héroïne –, et des livres à la mode comme Paméla, sans oublier les hauts lieux de la prostitution à Londres et à Paris et les noms des tenancières des principaux bordels.

Le roman témoigne aussi des débuts de l'intérêt nouveau pour Shakespeare, redécouvert par les Anglais au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. La jeune Maria est tout émue de voir représenter Roméo et Juliette – ses frères trouvent déplacé de se laisser toucher par une pièce (« c'était à leur avis un signe de grande rusticité »), mais elle défend l'idée qu'il faudrait changer d'attitude en donnant un poids réel à ce qui se passe sur scène plutôt que de bavarder dans les loges avec le beau monde ! Roméo est aussi le nom de l'un des protagonistes qui, sans être un héros tragique, joue un rôle de ressort romanesque. Maria sera en effet congédiée par la femme à qui elle sert de dame de compa-

gnie, lady Bentley, lorsqu'elle le perd de vue dans le labyrinthe de Versailles, ce qui nous vaut cette déploration :

« Roméo, cruel Roméo ! Comment avez-vous pu me perdre, m'abandonner ? Rien n'est plus vrai, Roméo prit la fuite et c'en fut fait de moi. » Roméo n'est autre que le chien de manchon de la dame qui alors aurait alors déversé sur la pauvre Maria plus d'épithètes infamantes que ne saurait contenir un chapitre entier.

On ne s'étonnera pas que le plus développé peut-être des portraits masculins soit celui du jeune Williams à qui, fait exceptionnel, l'auteur ne donne aucun trait ridicule et que l'héroïne (qui lui a involontairement flanqué une violente gonorrhée) soigne jusqu'à sa mort. C'est que, du haut de ses vingt ans, Williams « vivait d'écrits pour la presse et de travaux médiocrement rétribués pour les libraires fabricants de Londres et de Westminster ». Peu avant de rencontrer Maria, il a perdu sa bourse lorsqu'il a dû, en sautant par la fenêtre, s'enfuir précipitamment du lit d'une bourgeoise dont le mari était rentré inopinément. Il en est donc réduit à « griffonner des énigmes, des acrostiches et des rébus », mais son indolence lui fait oublier des épreuves qu'il a à corriger, ce qui lui vaut d'être attaqué physiquement par un typographe ambulancier. Pour toutes ces raisons, non sans ironie de la part de son créateur, Maria dénonce le métier d'écrivain qui doit, selon elle, « susciter l'aversion et le dégoût de toute femme tant soit peu sensible ».

Comme le signale la petite étude qui suit l'édition, l'ouvrage paraît démarquer, par endroits, Margot le ravaudeuse, le livre de Fougeret de Monbron, paru en 1750. Si le texte est attribué ici à John Cleland le célèbre auteur de Fanny Hill, les experts ne parviennent pas à s'accorder sur la part qu'il aurait jouée dans sa rédaction. Les Mémoires de Maria Brown ne manquent de nommer les célèbres Mémoires d'une femme de plaisir parmi les lectures conseillées par Mrs G-by, qui ajoute disposer d'éditions illustrées pour faire passer le message du roman même à celles qui ne savent pas lire. Si la circulation des références

libertines est un grand classique, l'autocitation n'est pas rare dans les œuvres du temps et ce serait un clin d'œil bien dans l'esprit de Cleland que cette allusion à double tranchant dans laquelle son livre le plus fameux est mis en avant comme idéal pour une certaine catégorie de femmes, mais ses phrases montrées comme moins puissantes que les gravures qui en représentent les scènes les plus lestes.

1. L'Invention de la courtisane dans la littérature XVIIIe siècle, éd. Arguments, 2001.

